



## Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

3 | 1997

Espace vécu, mesuré, imaginé

---

## Conclusion

Michel Mollat du Jourdin

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2466>

DOI : [10.4000/crm.2466](https://doi.org/10.4000/crm.2466)

ISSN : 1955-2424

### Éditeur

Honoré Champion

### Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1997

Pagination : 113-115

ISSN : 1272-9752

### Référence électronique

Michel Mollat du Jourdin, « Conclusion », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 3 | 1997, mis en ligne le 18 février 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2466>

---

Tous droits réservés

## Conclusion

« Espace vécu, mesuré, imaginé » quel thème ne pouvait mieux être adapté à la fois aux préoccupations de celle qui a ouvert aux historiens le panorama réel, imagé et imaginé de l'œuvre de Jean de Mandeville. Affabulateur, sans doute, mais géographe, témoin de son temps et riche de prémonitions, Mandeville a éveillé bien des curiosités, en a satisfait d'autres, laissé quelques unes sur leur faim. Quelle mine de recherches ! Ce colloque en restera la preuve

La démarche est logique, parce que naturelle. En bons médiévistes nous sommes partis du ras du sol avant de nous élever jusqu'au rêve. C'était la façon raisonnable de ne pas s'égarer en chemin, de ne pas s'engager sur des fausses pistes, de ne pas se fourvoyer dans des impasses. Mieux, c'était le moyen de tenir instamment sa route sur un itinéraire précis jalonné, réglé dans le temps. Temps et espace sont deux notions solidaires, sinon inséparables, les clés de la domestication, c'est à dire de la prise de possession du monde.

Bref, l'on a fondé la réflexion sur la base solide s'il en est, de la relation de l'homme au sol d'où il part pour l'aventure, cet espace tout réduit qu'il soit, où il est né, où ses racines sont enfouies, sur lequel il a fondé et où il entretient sa maison dans le cadre familial d'une communauté humaine, d'un pays, c'est à dire d'une « patrie » au sens étymologique, où il espère enfin être à son tour, enfoui à l'aube d'un autre voyage, vers l'Eternité. L'« en route » est une très grave affaire dans la destinée de l'humanité.

Nous voilà donc partis. Pas toujours très loin, d'accord, mais partis quand même, en une mobilité qui nous mène d'un hameau à l'autre, d'un étage, d'une rue, d'une paroisse à l'autre. La mobilité à Dijon par exemple, concernait 42% de la population de la ville à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : fameuse expérience sociologique et psychologique. Le changement de cadre matériel accompagne une mutation des relations humaines ; il n'est pas jusqu'aux sobriquets qui, désignant ce migrant à courte échelle, ne traduisent, avec son origine, l'espace où il à vécu et d'où il vient. La documentation, apparemment prosaïque des notaires, reflète la géographie terre à terre, de ces espaces vécus, parfois mesurés, nullement imaginaires. Une étude attentive révèle la minutie des tabellions et surtout de leurs clients dans la localisation topographique, la forme et la désignation des parcelles du sol, qu'il soit terroir cultivé, friche ou boisé. Bien que pauvre, le vocabulaire micro-toponymique exprime la mémoire villageoise, localise les personnes qui y vivent ; espace vécu s'il en est !

Mais sortons de l'espace vécu. Marc Bloch avait noté la propension des hommes du Moyen Age à se déplacer ; tendance naturelle qui, de nos jours encore, fait circuler et même courir, baluchon sur l'épaule, des Africains et des Malgaches

au long d'interminables pistes. Les contrastes étaient grands cependant, dans les comportements entre casaniers et voyageurs : parmi eux, le clivage passait-il toujours comme en Limousin entre bourgeois et nobles, entre paysans et citadins ? L'espace affronté n'était jamais dépourvu de risques, combien divers : les mauvais chemins, la montagne, la mer !

Alors, pourquoi partir ? Pourquoi s'exposer à la longueur des parcours et à leurs dangers ? N'était il pas opportun d'en apprécier, à l'avance si possible, la distance, la durée, les aléas ? Ce colloque les a examinés. Les types de voyageurs furent nombreux et leurs réactions personnelles aussi variées que leurs intentions et les circonstances. Nous avons observé, d'ailleurs, que le même voyageur, effectuant plusieurs fois dans sa vie le même parcours, exprime des perceptions antithétiques ; ce fut le cas de Liutprand de Crémone, au cours d'une traversée vers Constantinople au X<sup>e</sup> siècle ; d'où une conclusion que d'un voyage à l'autre c'est le voyageur qui a changé d'attitude devant la durée inégale de ses déplacements et l'accueil qu'il a rencontré.

Les dispositions personnelles du voyageur comptent toujours beaucoup ; la curiosité d'abord, le sens de l'observation, la faculté d'étonnement ensuite. Avant de les percevoir chez les « géographes » (tel Jehan de Mandeville) et chez les découvreurs, les chevaliers errants de la fin du Moyen Age ont manifesté aussi bien leur stupeur devant la marée que la crainte de la mer, la diversité des pays et la crainte des interprètes ? Avec eux, l'espace vécu est plus imaginé encore que mesuré.

L'espace imaginé trouve un terrain d'élection dans la littérature et dans l'image. Celle-ci à plus forte raison reflète le décalage entre les réalités vécues et parfois mesurées, exprimées en journées par le texte d'un récit et la représentation imaginaire que l'artiste en a conçue. Cela est d'autant plus perceptible que l'écart chronologique est parfois grand entre l'auteur du récit, le copiste et l'enlumineur du manuscrit. Le décalage est encore plus marqué si la teneur du récit concerne une région éloignée comme l'Extrême-Orient pour un Occidental à la fin du Moyen Age. La même observation s'applique de nos jours, à l'illustrateur de bandes dessinées relatives à Vercingétorix, à Marco Polo ou à Jacques Coeur. Faute de repères sûrs l'espace non maîtrisé est seulement imaginé.

La littérature en arrive ainsi à se contenter d'un cadre spatial approximatif, quoique vraisemblable, espace scénique d'une « théâtralité partout présente ». C'est le cas des fabliaux et des romans de chevalerie. La forêt, par exemple, est l'espace vécu de la chasse, de l'errance et de l'érémisme, localisé mais démesuré, domaine de l'aventure vécue ou imaginée, toujours périlleuse mais capable de satisfaire un appétit du merveilleux que le Moyen Age a connu, comme le nôtre cherche les sensations.

En somme ce colloque a constitué un cheminement vers l'objectif de Jehan de Mandeville et de... Christiane Deluz ; l'esprit de découverte au delà du vécu et du mesuré, capable de surmonter l'étrangeté de l'infranchissable et d'atteindre la signification longtemps inconsciente de l'insularité mythique d'un « monde nouveau » capable de se révéler comme un nouveau monde.

L'ensemble du livre est le couronnement d'une œuvre dont la fécondité annonce l'aube de nouvelles moissons.

Michel Mollat du Jourdin